

1892
Rome, 24 Nov. 1921



par votre lettre
du 18

Ma bien chère Marquise,

J'ai appris avec peine que vous aviez été de nouveau souffrante. Ce sont sûrement les gelées précoces de cet automne, que vous ont donné cette maudite crise. Le froid est dangereux pour toutes les personnes qui souffrent du cœur. Prenez bien garde de ne pas vous y exposer. Enfin, grâce au D^r Le Genière, vous vous êtes tirée de ce mauvais pas et j'espère, vous trouver tout à fait remise à mon arrivée. J'ai craint un moment de ne pouvoir partir que par la voie des eaux ou par celle des airs. Les ferres vici menaçaient de nouveau de proclamer la grande générale. Mais l'attitude énergique du gouvernement, qui a destitué trois des auteurs, et l'hostilité unanime de l'opinion publique, qui s'est traduite dans la presse de toute nuance, sauf l'écartisme, ont fait résister ces éternels mécontents qui sont les miens payés de tous les ouvriers et salariés de l'Etat. Donc, sauf accident imprévu, je prendrai vous voir le Vendredi ou Samedi prochain, reprenant avec joie une chère habitude interrompue de plus de six semaines.

Les Revues du 1^{er} et du 15 Nov. me sont bien arrivées et je vous suis éminemment reconnaissant de me les avoir fait envoyer. Je n'y lis pas seulement avec intérêt la Chronique de votre illustre aïeul, mais aussi d'autres articles (comme celui de Lichtenberger) et je fais des heures autour de

1881
moi en prêtant les numéros. La meilleure ^{part}
payande que l'on puisse faire en faveur de la
pensée française c'est de la faire connaître.

J'ai vu dans le Temps que votre donation avait
été annoncée par Poincaré à Strasbourg. Elle
sera certainement accueillie avec la reconnaissance
qu'elle mérite. Tout ce qui peut contribuer au
maintien et à l'augmentation de l'influence du grand
foyer scientifique de l'Alsace, est un service rendu
à la fois aux hautes études et à la France. Vous
me donneriez à Paris le secours contenant la
belle phrase de Ferry que vous m'avez souvent citée.

Les Chambres restent ici, mais il ne semble pas
qu'un drame immédiat doive s'y produire. Les par-
tisans d'accord pour laisser libre le ministère, mal-
gré sa faiblesse, au moins jusqu'après la Noël.
Ainsi en aurait décidé Giolitti qui ne tient pas
à reprendre le pouvoir dans les circonstances pré-
sentes. Mais il est bien à craindre que l'évolution
de la politique italienne ne conduise à une alli-
ance du parti populaire (catholique) non plus a-
vec les libéraux, mais avec les socialistes, et que
une démagogie rouge-noire ne sévise quelque
temps. Ceux qui voient l'avenir pontain et
qui prétendent prophétiser, les arrêts du destin,
croient ^{que nous allons vers la} redistribution à l'autorité de la
Chambre de ~~celle~~ ^{la} ^{donnée} des grands syndicats socialistes
et chrétiens.

Quelque nouvelle précise des élections de Bel-
gique nous elles paraissent favorables. Les igno-
"à Kluistes" sont battus. Mais il s'agit de savoir

Comme les autres Flamandants du parti catholique d'infatigable avec eux et ne s'occupent
d'une que par leurs de l'industrie et de l'agriculture. Le vent est bon et bonne. M. de la Fayette
est l'homme que de l'industrie et de l'agriculture. Le vent est bon et bonne. M. de la Fayette